

Mais suivons notre route. On laisse Cheyenne après y avoir passé une demi heure à se restaurer et à se désaltérer tant bien que mal. C'est d'ici que part le chemin de fer à voie étroite—deux pieds et demi—seulement de largeur et cent six milles de longueur—qui conduit à Denver, dans le Colorado, à travers le pays le plus accidenté, le plus curieusement pittoresque qu'il y ait au monde. Maintenant, nous allons voir apparaître les Indiens et les Chinois. Les indiens pouah! ce sont des Cheyennes, des Arapahoes, des Threshoues et même des Pawnees. Ils sont tous infectes, à demi-nus, repoussants; ils viennent mendier, enve'oppés dans une couverture sordide qui traîne d'un côté et ne couvre qu'une épaule; les femmes surtout sont horribles à voir; et dire qu'on a fait tant de poésie et tant de romans sur les êtres de par illes créatures!

J'ai vu une Indienne dont toute la figure et le front, à l'exception du nez et de la bouche, étaient couverts de goudron. Bien des voyageurs surpris la regardaient, sans arriver à comprendre ce que pouvait signifier une pareille fantaisie; je m'approchai d'elle et lui demandai en anglais de m'expliquer le goudron; elle ne comprenait ni mon langage ni mes gestes; j'avais beau me porter la main d'une oreille à l'autre et des cheveux au menton, c'était comme si j'avais parlé au grand Turc. Enfin deux ou trois autres Indiennes, qui se trouvaient avec elle, après une consultation fort vive, m'apprirent que ce goudron était un signe de deuil, que la goudronnée en question avait perdu son mari depuis trois ans, et, que, dans sa tribu, toute femme qui devenait veuve était tenue de se barbouiller ainsi pendant trois années exactement. Elle en avait encore pour deux ou trois jours, de sorte que j'étais arrivé juste à point pour jouir de ce spectacle; c'est la seule chance que j'aie eu dans tout mon voyage; aussi je lui consacrai un paragraphe.

Quant aux Chinois, ce sont des êtres intéressants en vérité. Ils tourmillent sur la route du chemin de fer; le fait est qu'ils en ont été dès l'origine les principaux ouvriers; ces hommes-là travaillent pour presque rien et se nourrissent d'un peu moins. Ce sont en général de petits hommes jaunes, anguleux, dont la longue queue tressée derrière la tête est relevée, aux Etats-Unis, de façon à former une toque sur la nuque. Ils sont échelonnés sur toute la ligne, la réparent au fur et à mesure des besoins, et s'emploient à tous les travaux généralement qu'onques que nécessitent les circonstances. Leur industrie, leur probité et leur infatigabilité sont sans égales. Jamais un Chinois ne prend un verre de quoi que ce soit, si ce n'est d'eau ou de thé, et il ne mange guère que du riz; cependant il peut travailler quatorze heures par jour; le fait est qu'il n'y a pas de limite à la quantité d'ouvrage qu'un pareil homme peut faire sans prendre de repos. Son objet fixe est de faire le plus d'ouvrage possible en peu de temps, d'arriver à son sac d'éclus avec le quel il retournera en Chine où il vivra comparativement pour rien. En effet, dans son pays, un repas ne lui coûtera guère que deux ou trois sous, tandis que son travail est rétribué en proportion; mais aux Etats-Unis, il gagne vingt fois plus et dépense à peu près autant, de sorte qu'il a bientôt constitué une forte épargne. Il n'apprend de l'anglais que ce qu'il lui en faut pour faire rigoureusement son affaire; c'est là son idée fixe et tout le reste ne l'occupe pas. Son langage est extrêmement animé et bruyant; trois Chinois engagés en conversation peuvent vous casser les oreilles, mais heureusement ça ne dure pas, et la pipe, qui remplit tous leurs loisirs, les rend bientôt aussi taciturnes que des chefs indiens en conseil.

Peu après avoir quitté Cheyenne on commence à voir les premiers antilopes et les chiens de prairie. Quelle gracieuse et charmante créature que l'Antilope! Le bruit du train ne l'effraye plus; il vient jusqu'à deux ou trois arpents de la ligne, écoute avec sa tête fine et douce, suit longtemps du regard, et, parfois, comme s'il voulait imiter le roulement du train, il part de ce galop cadencé et presque rêveur qui fait tendement frissonner la plaine. Tantôt les antilopes sont par groupes, tantôt ils sont isolés; le plus souvent ils sont par couples, mâle et femelle, père et mère, l'un près de l'autre dans la vaste solitude. Si le mâle s'est éloigné tant soit peu, il se dépêche lorsque le train arrive de rejoindre sa compagne; on lit l'angoisse et la hâte dans sa course précipitée; elle, souriante, émue—j'oserais employer ces mots—vient doucement au devant de lui; on le voit alors tous deux ou s'arrêter ou contempler en silence, ou prendre d'un trot léger le chemin sans trace du désert. On comprend, en voyant ces douces et gentilles créatures quel crime c'est que de leur faire la chasse; aussi les voyageurs les regardent-ils, presque toujours, d'un œil ému et comme plein de reconnaissance pour l'heureuse, quoique fugitive impression qu'ils en éprouvent.

Le chien de prairie, lui, est un petit être fantastique; c'est un original et un railleur, guère plus gros que l'écureuil, d'un jaune plus saillant, il ressort à peine sur la mer de sable, de même couleur que lui, qui l'entoure. Il se tient debout, appuyé sur ses pattes de derrière, au-dessus du petit tertre où il a creusé son trou, et regarde, impassible et narquois, le long défilé du train qui ne lui cause plus la plus légère inquiétude. Ces chiens de prairie sont extrêmement nombreux dans certaines parties du désert; mais l'œil non exercé met du temps à les découvrir, tant ils se confondent, dans leur immobilité, avec les plus petits accidents de terrain, avec les moindres reliefs de l'étendue rousse et sèche où ils ont établi leur asile. Après deux ou trois cents milles on ne les aperçoit plus et l'antilope lui-même commence à disparaître, laissant au vaste désert de reprendre sa monotonie farouche et détestée.

Quand on a fait quelques heures, depuis le départ de Cheyenne, on arrive au plus haut point des Montagnes Rocheuses, à Sherman, ainsi appelé du nom du général américain le plus grand de taille et peut-être aussi de génie. Nous sommes maintenant à huit mille deux cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer; le train s'arrête et le voyageur peut lire, sur une large planche fixée dans le sol, une invitation à téléphoner à ses amis de Penitroit du monde le plus élevé où passe une ligne de chemin de fer.

L'air, à cette hauteur, est assez raréfié pour que bon nombre de personnes éprouvent une respiration difficile; il y en a qui saignent du nez, que'quefois même des oreilles; d'autres se sentent comme une angoisse étrange et subite, d'autres un énerve'ement qu'ils ne peuvent maîtriser; mais toutes ces sensations diverses s'effacent assez rapidement, et le voyageur n'éprouve plus bientôt que le contentement intime d'échapper, ne fût-ce qu'une heure, à la désolation qui a fatigué son regard pendant deux jours entiers.

On ne croirait jamais être sur la crête des montagnes Rocheuses, tant l'ascension a été graduelle, et tant les divers sommets s'espacant au loin de façon à ce qu'on s'imagine voir plutôt des pics isolés que les fragments hardis d'une chaîne de montagnes. Le désert cède ici quelques instants la place à la nature dans sa puissance et sa fécondité; l'eau reparait sous la forme de ruisseaux où la truite abonde; les collines et les plateaux s'étalent sous le regard, et la végétation se montre çà

et là par quelques taches dorées que l'œil contemple avec une sorte d'étonnement, comme s'il en avait perdu le souvenir

C'est à ce point culminant des Rocheuses, où l'on peut s'attendre à toutes les excentricités de température, que commencent à paraître les Snow-Sheds et les clôtures qui préservent des ourgans de neige. Ces Snow-Sheds sont de longs abris en bois, semblables à des tunnels, bâtis avec une solidité formidable afin de pouvoir résister aux avalanches qui descendent des montagnes aussi bien qu'aux coups de vent qui, durant l'hiver, balient la neige et l'amone'illent en bancs énormes le long de la route. Ces abris ont parfois plusieurs milles de longueur; dans les Sierras-Nevada, où ils sont surtout nécessaires, ils se suivent presque sans solution de continuité sur une distance de quarante à cinquante milles, mais dans les Montagnes Rocheuses, ils sont si peu nombreux et si courts qu'on les remarque à peine.

A Sherman, le thermomètre descend jusqu'à trente degrés au-dessous de zéro l'hiver et ne s'élève guère, l'été, au-dessus de quatre-vingt-quatre; dans les environs, à travers les côtes-aux, les ravins, et sur les flancs des monts, il y a de la chasse à faire au chevreuil, à l'élan, à l'ours gris, mais il est peu de voyageurs qui s'y laissent tenter et l'on quitte Sherman pour descendre le versant opposé des Rocheuses du même train qu'on a gravi l'autre, en suivant des pentes et des courbes sans nombre sur une longueur de vingt à trente lieues.

En général, les passagers du chemin de fer du Pacifique sont des gens qui ne s'arrêtent pas en route; le touriste, proprement dit, est presque un mythe parmi eux, et, du reste, il faut avouer que ce n'est guère invitant, pour le plaisir de se donner de la nature saisissante, que d'arrêter dans des endroits sans hôpitaux, aussi déserts, qui n'offrent pas la moindre distraction ni le moindre attrait, et où l'on n'aurait d'autre compagnie que quelques rares et rudes passants qu'amènent et ramènent les diligences. Malgré les séductions et les promesses des Guides, qu'on vend dans le chemin de fer, personne ne se sent de force à tenter l'aventure; le voyageur n'a qu'un désir, mais un désir brûlant, impatient, sourd à toutes les sollicitations contraires, de sortir au plus vite de sa prison roulante, de l'ennui qui l'y dévore, de la fatigue qui l'y accable, et de la poussière, de la saie, de la fumée qui cuisent ses yeux, dessèchent sa bouche, irritent ses narines, et finissent par enflammer le cerveau après avoir brûlé la figure.

(A continuer)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. BELLO.

(Suite.)

Ni le talent ni les sujets ne manquèrent à Horace. Dans ses quatre livres d'odes il a touché à tous les sujets, religieux, intimes et nationaux. Il a réussi dans tous et n'a excellé dans aucun. Ses sons qu'il a tirés de sa lyre toujours pleine de grâce et d'harmonie, flattent l'oreille, charment l'imagination et les sens, mais n'émeuvent l'âme et ne l'élèvent presque jamais.

Horace a chanté comme Pindare les dieux de sa patrie; mais nous savons qu'il n'y croyait pas plus que Rome. Il a chanté sa patrie; mais en son temps d'aveilissement et d'oisiveté où les infamies de la vie privée n'avaient d'égaux que les abaissements et les hontes de la vie publique, peut-on attendre de nobles inspirations de ces hommes qui passent leur vie à chanter un maître sans génie et sans vertu, seul digne de commander à ses concitoyens parce qu'il les avait tous surpassés en vices et en atrocités? Rome avait de grands souvenirs; mais si Horace s'en sert souvent pour faire avec les vices de son temps d'éloquents contrastes, il en fait rarement le sujet de ses chants. Il a d'éloquents invectives contre la mollesse de ses contemporains, d'énergiques peintures de la corruption des mœurs et de l'impunité. Mais lui-même n'avait été qu'un déserteur en Thessalie, un flatteur à Rome, un homme voluptueux et sensuel, partout corrupteur et corrompu. Horace n'aime pas plus sa patrie que ses dieux. Si le poète délors ses discordes et ses dissensions dans une élégante allégorie, c'est pour vanter bientôt sa grandeur et sa tranquillité aux pieds d'un maître qui l'asservit.

Horace connut moins encore cet amour pur qui veille au foyer domestique, comme l'ange de la famille, pour y garder dans une vertu sans tache l'union sainte des âmes, la paix et le bonheur. Il n'y a rien de pur, rien d'élévé dans cette voix mélodieuse qui soupire au milieu des parfums de Syrie, des vapeurs de la rose, des fumées du vin et des plus vils plaisirs, des chants d'orgies et de volupté. Il aime la nature et la chante avec une simplicité charmante et une inimitable harmonie; mais loin d'y contempler un sourire du ciel et un regard de Dieu, il n'y voit qu'une exhortation aux plus viles jouissances. Il voit fuir les années et la mort frapper d'un pied indifférent à la cabane des pauvres et au palais des rois. Il ne veut pas s'inquiéter de l'avenir. "La vie est courte, la jeunesse passe vite; hâtons-nous de jouir. A nous les parfums et les roses, à nous les plaisirs, le vin, la volupté. Nunc est bibendum!" Voilà toute la morale et toute l'élévation de cette poésie.

Fallait-il donc que ce poète plein de charmes quand il oublie sa bassesse, qui peint si admirablement la sérénité du juste que les ruines même du ciel frappent sans l'ébranler, n'eût lui-même qu'une âme vile et un cœur corrompu? Or si sa morale tant vantée, était pour son temps la modération dans les désirs et les jouissances que les sages seuls pouvaient atteindre, que doit-on penser des mœurs de la famille et de la société romaine? Comment s'étonner qu'il ne soit sorti aucune grande voix lyrique de cet âme de ténèbres et de vices où seules s'appellent et se répondent l'incrédulité et la plus infâme dégradation?

Il me resterait un mot à dire de Propertius et de Tibulle. Le cœur me manque pour remuer tant de saletés. Il y a certaines infamies qu'on ne voisine pas impunément. L'infection qui en sort s'imprègne dans les vêtements; et l'on en remporte un atmosphère où un auteur chrétien ne peut vivre et qu'un lecteur honnête ne peut supporter.

DE LA POESIE LYRIQUE CHRETIENNE

Pour que le monde entende de nouveau la vraie poésie lyrique, il fallait rendre aux âmes la foi, l'espérance et l'amour, ces trois choses divines que l'homme avait perdues et qui sont la source de toute poésie comme de toutes vertus. Ce fut l'œuvre du christianisme. Il rendit aux âmes une foi vive et ferme, capable d'enthousiasme; l'espérance avec les épanchements du cœur dans la prière et les transports enflammés de l'amour. Il rendit aux âmes la passion divine, et sanctifia la passion humaine et ainsi il ouvrit aux peuples modernes deux

sources abondantes de poésie que l'antiquité n'avait pas connues.

Sans doute ces chants qui retentirent dans les temples chrétiens dès les premiers jours du triomphe de l'église, ces prières liturgiques qui s'élevaient au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour, ces hymnes de triomphe sur la tombe des martyrs n'ont pas le langage plein d'élégance et d'harmonie de l'antiquité classique. Elles ont quelque chose de plus grand et de plus beau, une élévation d'idée, une pureté de sentiment, une émotion grande et vraie qu'on chercherait vainement dans les odes d'Horace et de Pindare. Il n'y a que la poésie hébraïque au-Jésus de ces sentiments et de cette inspiration.

Je voudrais suivre le développement de la poésie chrétienne depuis son berceau jusqu'aux splendeurs du quatrième siècle. Le temps et l'espace me font défaut. Je laisse de côté les premiers chants liturgiques de l'église, et l'hymne gracieux du *Pélagogue*, de Clément d'Alexandrie. J'arrive immédiatement au poète le plus célèbre du quatrième siècle, Saint Grégoire de Nazianze.

Avec Grégoire de Nazianze naquit une poésie nouvelle inconnue à l'antiquité, plus intime et plus vraie que toutes les poésies anciennes. Elle sort des profondeurs de l'âme ramuée à la fois par le spectacle des choses humaines et le tourment des choses éternelles. Elle s'élève jusqu'à Dieu sur les ailes de la philosophie et de la théologie. C'est le plus souvent un soupir mélancolique de l'âme vers son Créateur; c'est une méditation faite avec l'intelligence, le cœur et l'imagination; c'est quelquefois un hymne enflammé; plus souvent c'est un retour sur le passé et un élan vers l'éternel avenir; c'est toujours une prière.

Cette poésie prie sans cesse, comme celle de David. C'est son originalité, sa beauté et sa grandeur. La prière c'est l'expression humaine de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. C'est la plus belle, la plus douce, la plus touchante expression de ce qu'il y a de plus sublime au ciel et sur la terre. Quand cette voix harmonieuse chante Dieu à la ravissante solitude qui l'entoure; quand cette prière mélancolique du saint solitaire s'élève doucement plaintive de la vallée de larmes jusqu'aux pieds du Créateur et redescend sur la terre frémissante de foi, d'amour et d'espérance, on croirait entendre un ange exilé et voyageur qui chante sur sa lyre les douleurs de l'exil, les joies et l'espérance de la patrie perdue.

Cette poésie mélancolique et rêveuse (je donne à ces mots une signification qui n'a rien de chrétien et de raisonnable) a tout le charme des méditations de notre siècle sans en avoir les défauts. Ses croyances et ses idées sont fermes, pieuses, nettement exprimées comme celles d'un théologien et d'un philosophe, mais avec une poésie de langage où l'on sent les dernières inspirations du génie attique et l'influence du génie oriental. Elle vit sans cesse dans le monde surnaturel; mais pour y arriver elle part du monde naturel. Elle aime la nature autant que la poésie antique, et mieux encore, parce qu'elle comprend le langage poétique de la nature que le paganisme ne voulait pas entendre.

Quand saint Grégoire de Nazianze veut repasser dans son âme les joies et les douleurs de sa vie, quand il sent le flot poétique monter et déborder dans son cœur, il sort de sa demeure, la tête inclinée par ses mélancoliques méditations. Il se rend dans un borage, et là, assis dans l'ombre, les pieds baignés dans l'eau fraîche qui coule en silence, le regard sur le beau ciel de l'Orient, il s'élève jusqu'à Dieu; il le contemple et lui parle dans ses poétiques ravissements; puis il se repaie sur lui-même et parle à son âme avec un charme indéfinissable. Il entend la douce voix du soir qui murmure dans les bois avec les derniers chants des oiseaux; mais son cœur inonde d'amertume est insensible à ces charmantes voix de la nature. Enveloppé de ténèbres, errant sans rien savoir, pas même le songe de ce qu'il désire, il pleure les misères qui font l'héritage des hommes. Il demande ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il sera, ce qu'est la vie et cette âme que rien n'arrête et ne fixe ici-bas, comme l'onde fraîche et pure qui coule à ses pieds en cherchant sans cesse de nouveaux rivages. Puis il retourne vers Dieu dont la lumière porte dans les douloureuses profondeurs de son âme la paix et la sérénité, et il revient à sa demeure, l'âme rafraîchie et le cœur doucement consolé.

Il nous reste de saint Grégoire à peu près vingt mille vers, la plupart composés à la fin de sa vie, dans sa chère solitude où il se reposait dans la prière, l'étude et la méditation, des fatigues et des douleurs de son apostolat.

En dehors même de ces vers, la poésie déborde partout dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze comme dans celles de tous les Pères du quatrième siècle. Il y a dans les œuvres des saints Pères de cette époque plus d'éloquence et de vraie poésie que dans toute la littérature grecque et toute la littérature romaine. C'est ce qu'ignorait profondément une partie de la jeunesse qui sort de nos collèges, et ce que ne soupçonnent pas une grande partie de leurs professeurs. Combien y a-t-il dans nos collèges de professeurs qui ne connaissent saint Grégoire que par l'raison funèbre de saint Césaire et le Panégyrique des Machabées, quand ils savent jusque là, de saint Basile que les discours aux jeunes gens et saint Jean Chrysostôme toute la première homélie sur Eutrope?—Je ne parle pas des Pères latins; il ne les ont jamais ouverts. Ils n'ont pas même dans leur bibliothèque la part ridicule qu'on a bien voulu faire aux Pères grecs.

Il me semble pourtant qu'il y aurait dans saint Augustin, saint Ambroise et saint Jérôme assez de lectures pour occuper les loisirs d'un professeur de lettres. On ferait bien même de ne pas ignorer aussi absolument la poésie latine du quatrième siècle. Sans doute l'Occident n'eut pas au quatrième siècle de poète comparable à saint Grégoire ou à Synésius. Mais on peut être inférieur à ces deux hommes sans être indigne de l'attention de la postérité.

Synésius, néoplatonicien converti, puis évêque de Ptolémaïs, a laissé quelques hymnes où il chante Dieu, l'homme, le monde, la chute et la réparation. L'inspiration en est moins chrétienne que celle des poésies de saint Grégoire. Mais il y a souvent du mouvement et de l'enthousiasme, et comme dans tous les grands hommes de cette époque, la langue grecque dans toute sa pureté et son éclat, mais animée par les couleurs plus vives et plus brillantes du génie oriental.

Prudence le plus vanté et le plus populaire de tous les poètes latins de son temps, se fit poète à cinquante ans, à l'âge où les autres hommes cessent de l'être. Il trouva pour chanter les triomphes des martyrs et les prières d'un cœur chrétien à toutes les heures du jour, des inspirations élevées et vraies qui manquent à la langue plus pure et plus belle d'Horace.

(La suite au prochain numéro)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.